

La jeunesse suisse

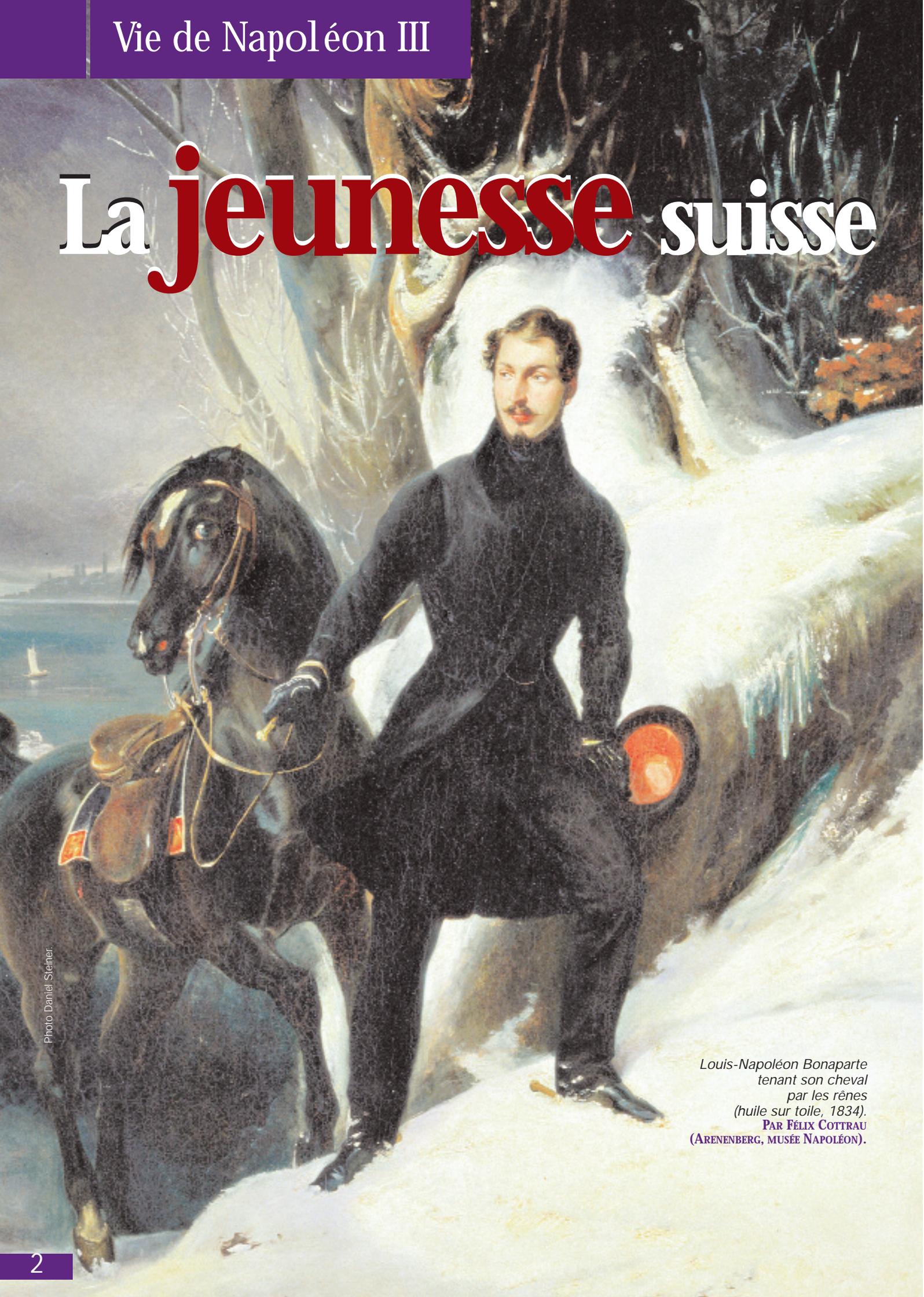


Photo Daniel Steiner.

*Louis-Napoléon Bonaparte
tenant son cheval
par les rênes
(huile sur toile, 1834).
PAR FÉLIX COTTRAU
(ARENENBERG, MUSÉE NAPOLEÓN).*

de Louis-Napoléon

Dans le "Mémorial de Sainte-Hélène", Napoléon 1^{er} conseillait à sa famille de s'expatrier en Suisse. De récents travaux ont montré l'importance de la Suisse pour les Bonaparte comme ceux de Christina Egli, conservatrice au musée d'Arenenberg et de Gérard Miège ⁽¹⁾. Après la chute de Napoléon I^{er}, plusieurs de ses frères, tels Jérôme ou Louis, tentent leur chance dans le canton de Vaud. Joseph achète le château de Prangins (aujourd'hui filiale du musée national suisse) ainsi que La Bergerie, la propriété voisine. Il est expulsé du pays en mars 1815 par le gouvernement vaudois, sous la pression des Alliés qui considèrent Prangins comme un foyer d'agitation bonapartiste.

ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE

Historien

Après les Cent-Jours, plusieurs membres de la famille se réfugient naturellement en Suisse, pour des périodes plus ou moins brèves : Hortense de Beauharnais (1783-1837), belle-fille et belle-sœur de Napoléon, tente de s'établir le 25 juillet 1815 dans le château de Pregny-la-Tour près de Genève (aujourd'hui château de l'Impératrice) acquis en 1811 par l'impératrice Joséphine (1763-1814). Le 29 juillet, la Diète fédérale décide qu'aucun membre de la famille Bonaparte ne pourra s'établir en Suisse.

Les délices d'Arenenberg

La reine Hortense devenue duchesse de Saint-Leu aspire pour elle et ses deux fils au « *vrai bonheur dans un chalet* », qu'elle pense trouver dans l'Arcadie suisse. Après de multiples pérégrinations qui la mènent notamment à Constance et dans les riantes collines d'Appenzell pour se refaire une santé, la « *princesse errante* », comme la nomme

Pierre Grellet, achète le 10 février 1817 le château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, une création de Napoléon Bonaparte Premier Consul en 1803. Jusqu'à sa mort en 1837, elle fit de ce charmant petit manoir à deux pas de Constance un centre bonapartiste, surveillé en permanence par des agents de l'ambassadeur de France Auguste de Talleyrand, qui réclama en vain des années durant l'expulsion de cette famille ⁽²⁾. Hortense transforma en pavillon de plaisance la simple gentilhomme féodale devenue un « *coin de province française, transplanté en Suisse* » ⁽³⁾. Le bâtiment à deux étages réunis par un escalier en bois n'a certes pas le caractère fastueux des palais impériaux, mais le cadre est idyllique. Chateaubriand considérait comme un « pavillon » la résidence d'été de

*Jeune garçon en costume régional suisse, portrait présumé de Louis-Napoléon (miniature sur ivoire).
PAR LA REINE HORTENSE (CHÂTEAU DE MALMAISON).*





© La Collection / Jean-Paul Dumontier.

Chateaubriand à Arenenberg reçu par la reine Hortense et son fils, Louis Napoléon (futur Napoléon III), en exil (gravure).
PAR BISSON-COTTARD D'APRÈS PHILIPPOTEUX (EXTRAIT DE
"LA VIE DE CHATEAUBRIAND", ANCELOT, 1880, COLL. PART.).

la reine Hortense qui surplombe le majestueux lac de Constance. Le second étage est dédié à l'installation, l'enfance et l'éducation de Louis-Napoléon Bonaparte, « oui-oui » pour les intimes, amené en Suisse à l'âge de sept ans, par sa mère, mais qui étudia d'abord à Augsbourg en Bavière. C'est à partir de septembre 1822, que son précepteur, Philippe Le

Bas, fils d'un révolutionnaire proche de Robespierre, lui transmet son savoir à Arenenberg. Plusieurs membres de la famille s'installent dans les environs : la cousine Stéphanie au presbytère de Mannenbach, Jérôme à Gottlieben, dans un manoir gothique donnant sur le lac que la reine Hortense finira par lui racheter, tandis que le frère de cette dernière Eugène, devenu

UN CHÂTEAU À VISITER

Le château d'Arenenberg (Napoleonmuseum), en Suisse orientale, au-dessus du lac de Constance. On y admire des souvenirs émouvants tels les lettres de Louis-Napoléon à sa mère, signées "Oui-oui", son surnom lorsqu'il était enfant, ses bulletins scolaires, la gourde et le couteau suisse utilisés pour ses randonnées dans les Alpes. On y voit aussi une canne-épée, une étude sur des canons d'artillerie qui fera les délices de Krupp, un fragment de la bombe d'Orssini. On y découvre un Louis-Napoléon bricoleur, érudit, et même chimiste à ses heures, s'intéressant notamment à la fabrication de la margarine ! « Aujourd'hui, Arenenberg est un endroit magique, une résidence encore pleine de vie d'où il émane une grande nostalgie. Amateurs, allez vite en en imprégner ! » écrit Gérard Miège (La Suisse des Bonaparte, Cabédita, 2007, p. 104).

duc de Leuchtenberg, construit un château à Eugensberg en 1819-1821. Au fil du temps, Arenenberg devient grâce aux souvenirs pieusement accumulés, un but de pèlerinage où les visiteurs pouvaient se remémorer la grandeur de l'Empire. Un ancien officier de l'Empire, Jean-Baptiste Parquin,

devenu un intime de la famille, acquiert dans la région les châteaux de Sandegg, Salenstein et Wolfsberg, où il logea la plupart des visiteurs d'Arenenberg de 1825 à 1836. Parquin accompagnera et secondera activement Louis-Napoléon dans sa tentative avortée de soulever la garnison de

Strasbourg puis à nouveau en 1840 à Boulogne.

En Thurgovie, Louis-Napoléon se lie avec plusieurs personnalités locales, en particulier Jacques-Conrad/Johann Konrad Kern (1808-1888)⁽⁴⁾, alors jeune avocat de Berlingen. Selon B. de Tschärner : « *Le prince emprunte au jeune*

Kern ses livres juridiques, probablement aussi quelques idées pour ses écrits politiques »⁽⁵⁾.

Citoyen du canton de Thurgovie

« Plus je vois la Suisse et plus je l'aime » écrit le jeune homme⁽⁶⁾. Les Thurgoviens en auraient fait légalement un citoyen helvétique, s'il n'avait suggéré, parce qu'il tenait formellement à rester Français, que la « bourgeoisie » lui soit conférée à titre honorifique, c'est-à-dire sans engagement « d'indignat »⁽⁷⁾. Le 30 avril 1832, il est fait par les autorités thurgoviennes, « dans des conditions peu régulières » bourgeoises d'honneur de Salenstein, communes sur laquelle se trouvait sa résidence⁽⁸⁾. Quelques



La reine Hortense à Arenenberg (huile sur toile, 1832).
PAR FÉLIX COTTRAU (ARENENBERG, MUSÉE NAPOLÉON).

(1) Christina Egli, « L'éducation du prince Louis Napoléon Bonaparte au château d'Arenenberg » in *Le château au quotidien : les travaux et les jours. Textes réunis par Anne-Marie Cocula et Michel Combet, Ausonius-CEMMC-Institut d'histoire, Pessac, Ausonius Éditions, Scripta Varia, 2008. Cf. aussi sa conférence pour les Amis de Napoléon III de Vichy, « Le prince Louis-Napoléon Bonaparte à Arenenberg » le 28 mars 2009. Voir également l'ouvrage de Gérard Miège, La Suisse des Bonaparte, Cabédita, Yens-sur-Morges, 2007. Voir aussi Pierre Grellet, Hortense, une reine en exil. Les saisons et les jours d'Arenenberg, réédition, Cabédita, Yens-sur-Morges, 2008.*

(2) Eugène Budé, Les Bonaparte en Suisse, Genève et Paris, 1905, pp. 207, 244, 249. Archives des Affaires Étrangères [AAE], Paris, Correspondance Politique, Suisse, 522 : 240.

(3) Pierre Grellet, op. cit., p. 66

(4) Bénédicte de Tschärner, Johann Konrad Kern, Homme d'État et diplomate, Éditions de Penthes, Pregny/Genève, collection Suisses dans le monde, 2005.

(5) Ibid., p. 21.

(6) Voir notre article « Napoléon III Suisse » in Suisse/Swiss Magazine, n° 237-238, mai-juin 2009, p. 10-12.

(7) Pierre Grellet, op. cit., p. 153.

(8) William Martin, Histoire de la Suisse, Lausanne 1963, chap. X, p. 256.

auteurs taquins avancent que le binational Louis-Napoléon Bonaparte aura été « *le seul Suisse à régner sur la France* ». En fait, Louis-Napoléon a toujours refusé de n'être que Suisse au mieux double national, « *Doppelburger* » pour reprendre la terminologie alémanique. C'est avec joie en tous les cas qu'il accepte l'honneur que lui fait le canton de Thurgovie et s'estime très heureux, dans une lettre au gouvernement thurgovien du 16 mai 1832, que de nouveaux liens viennent le rattacher à un pays qui depuis seize ans accorde à sa famille une « *hospitalité bienveillante* ». Et d'ajouter : « *Ma position d'exilé de la patrie me rend plus sensible à cette marque d'intérêt de votre part ; croyez que dans toutes les circonstances de la vie comme Français et Bonaparte, je serai fier d'être citoyen d'un État libre* »⁽⁹⁾. Et de joindre le geste à la parole en offrant à son canton d'adoption deux canons « *du calibre de six, avec affûts* » commandés à la fonderie de Strasbourg par l'intermédiaire du colonel Guillaume-Henri Dufour (1787-1875). Le prince explique ainsi sa démarche dans une lettre : « *En attendant que la France rende justice à notre nom, je me suis fait Suisse... Il vaut mieux être citoyen d'un pays libre que courtisan d'un pouvoir qui déshonore votre patrie.* »

Militaire suisse

N'ayant pas la possibilité de servir dans l'armée française, mais désireux d'acquérir une solide formation militaire, Louis-Napoléon passe par l'armée suisse. Entre 1830 et 1836, le futur général Dufour, ancien officier au service de l'empereur à Corfou, se charge de l'éducation militaire du neveu à l'école militaire d'officiers d'artillerie de Thoune dans le canton de Berne, lors du camp organisé chaque été durant quelques semaines. À Thoune, le jeune volontaire qui porte l'uniforme du génie suisse, avec le brassard à la croix fédérale et, au képi, la cocarde aux couleurs nationales prend quartier à l'hôtel Freienhof, tenu

par le colonel Knechtenhofer, dont il se fit un ami. Dufour l'y rencontre sitôt arrivé et en a la meilleure impression. Il la communique à sa femme le 18 juillet : « *Il n'a pas vécu assez longtemps dans les grandeurs pour ne pas savoir se plier à notre manière de vivre. Il s'y est mis en entier. Il est logé très modestement, n'a avec lui qu'un vieux soldat pour domestique et se montre très désireux de travailler et d'apprendre. Il règne sur sa figure un air de mélancolie qui intéresse en sa faveur* »⁽¹⁰⁾. Le 6 octobre 1830, le prince écrit au colonel Dufour : « *Chaque jour qui s'écoule me fait regretter de plus en plus de n'avoir pas été élevé et instruit par vous ; je serais bien plus à la hauteur des événements. J'ai un grand amour pour tout ce qui est beau et généreux ; j'ai un grand désir de bien faire ; mais cela ne suffit pas ; il faut de grandes connaissances et celles-là je les aurais acquises auprès de vous.* »

« *Louis Napoléon se fit remarquer par son assiduité aux manœuvres et sa soumission à la discipline [...] Le colonel Dufour le rencontra un jour d'été alors qu'il était occupé à la corvée de bois et que, la chaleur étant déjà forte, il s'était largement dévêtu : "Qu'aurait pensé votre oncle s'il vous avait vu dans cette tenue ?" À cette question, il regarda la roue du char sur lequel il char-geait le bois et répliqua :*

"Il aurait dit : La roue tourne" »⁽¹¹⁾.

Louis-Napoléon Bonaparte et Dufour entretiendront désormais et à jamais d'excellents rapports de confiance et d'estime⁽¹²⁾. « *De telles relations, sous un régime aussi personnel que celui de Napoléon III, désignaient le général Dufour pour remplir dans les circonstances délicates entre la Suisse et la France un rôle d'intermédiaire national et de négociateur confidentiel* »⁽¹³⁾.

Le voilà en été 1834 capitaine d'artillerie bernois sur décision du gouvernement cantonal qu'il remercie en ces termes : « *Je suis fier d'être mis au nombre des défenseurs d'un pays où la souveraineté du peuple est la base de la Constitution, et où chaque citoyen est toujours prêt à se sacrifier pour la liberté et l'indépendance de la patrie* ». Il fréquente alors les réunions de chanteurs et les fêtes de tirs cantonaux où il n'est pas rare dans le Comité directeur ou parmi les donateurs. Ce séjour helvétique a inspiré au futur Napoléon III ses *Considérations politiques et militaires sur la*

Louis-Napoléon capitaine d'artillerie (aquarelle et mine de plomb sur papier beige, 1834). D'APRÈS FÉLIX COTTRAU (CHÂTEAU DE COMPIÈGNE).

